Émilie Boguet

Et que cesse le silence

Roman

Emilie Boguet

Et que cesse le silence

© Emilie Boguet, 2026
© Crédit photo : Jennifer Hervier
ISBN numérique : 979-10-439-0202-4

Librinova
www.librinova.com
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les enfants que j’ai croisés,
Aux regards empreints de douleur,
Un jour, le malheur s’incline.
Osez la liberté !

Vous avez du pouvoir sur votre esprit,
Pas sur les événements extérieurs.
Comprenez-le et vous trouverez la force.

(Marc Aurèle)

Prologue

Le monstre est là. Tapi dans l'ombre. Prêt à surgir de nulle part pour s'abattre sur elle sans crier gare. La fillette l'imagine comme un fantôme mais plus il se rapproche, plus elle perçoit les détails de son visage. Un ovale féminin, encadré de cheveux blonds courts et bouclés. Les traits sont durs et se contorsionnent, laissant apparaître une grimace hideuse. Les yeux noirs se révulsent et déjà le poing s'agite, propulsé en avant, tandis que les lèvres crachent des insultes inaudibles. L'enfant n'a pas besoin d'entendre les mots prononcés : elle les connaît par cœur. Elle n'est pas venue chercher sa punition. Elle est restée terrée toute la journée. Elle est tellement lâche. Elle ne mérite rien. La prochaine fois, elle essaiera de braver sa peur, elle sortira tout son courage. Elle se déplacera aussitôt qu'on l'appellera, pour ne pas provoquer la colère et davantage de coups. Une fois suffirait à la faire obéir. Une fois suffirait à ne plus réveiller le monstre, qui pouvait déployer autant de malveillance que de charme, juste pour l'appâter. L'enfant évoluait au gré de ses humeurs, ne sachant comment se comporter pour échapper au pire. Elle n'y parviendrait jamais.

— Allons, tu dors ?

Camille sort de sa torpeur. Elle sent une pression ferme sur son bras, qu'elle repousse instinctivement d'un geste sec. Elle n'est pas tactile. Elle n'a jamais aimé qu'on la touche de cette manière, sans prévenir. Elle entend une voix qui s'élève. Une voix familière. Une voix qu'elle n'a pas réussi à oublier malgré son éloignement ces dernières décennies.

— Il arrive un âge où on est dans le goulot de l'entonnoir, avec l'impression de ne pas s'être réalisé… comme si on avait enchaîné les mauvais choix.

Camille lève les yeux vers sa mère, qui fixe le plafond de sa chambre d'hôpital. Le ton est ferme et implacable, comme toujours. Elle ne tremble pas malgré les circonstances. Pourtant, la fille décèle une subtilité pour la première fois. Une sorte d'émotion. Un aveu. Une faiblesse, peut-être. Sa mère sait qu'elle va mourir. Les médecins lui ont donné moins d'une semaine. Voilà pourquoi on a fait appeler ses enfants. « C'est la fin », a-t-on annoncé à Camille au téléphone sur un ton empreint de gentillesse et de compassion, comme si cette information pouvait l'affecter ou changer définitivement le cours de son existence. Les médecins ne savaient pas qu'elle n'avait pas vu sa mère depuis vingt ans. Malgré tout, en apprenant la nouvelle, Camille s'est précipitée à son chevet, comme à l'époque de la punition. « Si tu ne viens pas la chercher tout de suite, tu l'auras demain et ce sera pire. » Et c'est exactement ce qui se passait. Lorsque la fillette finissait par sortir de sa chambre, elle recevait une pluie de gifles en entrant dans la cuisine ou en allant aux toilettes. Elle avait beau se déplacer à pas lents et précautionneux, ce n'était jamais suffisant, dans une maison habitée uniquement par l'alternance de silences pesants et de cris étouffés.

— Si tu le pouvais, que changerais-tu ?

Camille se surprend de son audace, elle qui n'a jamais vraiment osé interroger sa mère. Il ne fallait surtout pas la provoquer, au risque de l'entendre proférer des menaces pendant des heures. Se faire oublier était devenu une question de survie. Face au monstre, Camille est longtemps restée une petite fille apeurée. Mais aujourd'hui, elle est en état de sidération face à la silhouette frêle de sa mère, allongée sur son lit d'hôpital. À soixante-treize ans, elle en paraît

vingt de plus. Elle a le teint vitreux et plus un cheveu sur la tête. Elle était pourtant si belle… Sous la blouse délavée, sa cage thoracique se soulève de manière aléatoire. Elle cherche de l'air mais elle ne parvient plus à respirer. Il est évident qu'elle est au bout. Son cancer la terrasse, comme une gangrène qui ronge le corps tout entier. En l'observant, affaiblie avec vingt-cinq kilos en moins, Camille a honte. Ce cancer, elle l'a souhaité. Elle a même prié pour qu'il saisisse et emporte sa mère, après lui avoir imposé son joli lot de souffrances. Depuis l'enfance, Camille a le sentiment que sa génitrice doit payer, d'une manière ou d'une autre. Malheureusement, ce sont toujours les meilleurs qui partent en premier, c'est bien connu. Personne ne sait pourquoi la mauvaise graine s'accroche à l'existence avec autant de force et d'acharnement.

— Moi probablement, pour commencer.

Perdue dans ses pensées, Camille lève un sourcil vers celle qui ressemble désormais plus à un cadavre qu'à un être humain, avec à peine une lueur de vie dans le regard.

— Tu m'as demandé ce que je pourrais changer et je te réponds. Je me changerais moi.

Camille secoue la tête. Elle a dû mal entendre mais il ne lui viendrait pas à l'idée de demander à sa mère de se répéter. Surtout pas. Elle pourrait, pourtant. La vieille femme malade est incapable de faire un mouvement, prisonnière de ce lit froid et austère, exactement à son image.

— Je n'ai pas été heureuse, tu sais. Je n'ai jamais eu ce que je voulais. Et maintenant, il est trop tard.

La mère de Camille ferme les yeux et sa respiration devient bruyante, saccadée. Elle tousse plusieurs fois et semble sombrer dans l'inconscience, progressivement. Comme si elle ne tenait plus l'épuisement. Comme si elle parvenait enfin à lâcher prise. Ces mots, Camille les a entendus tant de fois lorsqu'elle était enfant. « Je n'ai pas été heureuse ». Avait-elle au moins essayé ? Sa mère répétait la même complainte inlassablement et ses enfants se taisaient, bouillonnant de rage et de sentiment d'injustice contenus. Camille en est certaine depuis peu : être heureux, cela se décide. Sinon, c'est trop facile. On peut rester longtemps le derrière vissé sur une chaise sans agir et en vouloir au monde entier parce que rien ne se passe comme prévu, et parce qu'on pense que la vie nous a refusé ce que l'on méritait. Le bonheur se décide, c'est une certitude. Et surtout, il se provoque. Voilà ce que Camille aurait voulu crier au monstre, enfin.

Appuyée contre le lit qui emporte sa mère vers un autre monde, Camille vacille. Tout semble différent, tout à coup. Elle n'a plus envie de se battre. Son bourreau va tirer sa révérence et elle sait qu'il n'y aura pas de dernière discussion, dans une tentative désespérée d'entendre sa mère lui demander pardon. Il n'y aura pas de prise de conscience ou si cela arrive, elle ne l'admettra jamais. Il n'y aura aucune remise en question de sa part et peut-être que cela ne servirait à rien, après tout. Si sa mère affirme qu'elle n'a jamais été heureuse, c'est peut-être vrai. Malgré son mariage, son divorce, son remariage et son autre divorce. Malgré ses amants, à qui elle donnait la priorité, faisant disparaître tout le reste. Malgré un travail qu'elle a choisi et qui lui a rapporté suffisamment d'argent pour ne pas avoir à s'inquiéter. Malgré les voyages. Malgré la grande maison et la résidence secondaire en Bretagne. Malgré ses enfants… Malgré le fait qu'elle avait tout, absolument tout, pour puiser un minimum de bien-être dans son quotidien ou du moins se contenter de ce qu'elle avait. Rien n'était suffisant pour cette femme insatiable et Camille en

conclut sagement qu'il y a sûrement des gens, comme ça, qui ne détiennent pas les clés du bonheur. C'est une évidence qui ne se questionne pas.

Camille n'arrive pas à croire que tout sera bientôt fini. En un claquement de doigts. Sa mère va ravaler sa fierté pour toujours et tout ce qu'elle a vécu, tout ce qu'elle a infligé aux autres, tout ne sera plus qu'un lointain souvenir. Comme si rien n'avait existé. Comme si tout cela n'avait jamais compté. Camille se dit que le destin aurait pu se charger de sa mère plus tôt : tout le monde s'en serait trouvé soulagé. Et à nouveau, en s'écoutant ruminer, elle ressent cette culpabilité écrasante qui ne l'a jamais quittée. Depuis toute petite, voilà à quoi ressemble sa vie : une alternance entre les regrets et l'espoir qui reprend, de manière fugace, pour mieux l'achever derrière.

Échappant un soupir, Camille saisit son sac à main dans un mouvement lent et se relève péniblement en s'appuyant sur les barreaux du lit d'hôpital. Elle ne reverra plus sa mère. Jamais. La prochaine fois, ce sera l'enterrement. Pourtant, Camille reviendra à l'hôpital bien avant la cérémonie, pour une tout autre affaire. Les yeux brouillés de larmes, elle pose la main sur son ventre. Demain, elle a rendez-vous avec sa gynécologue pour une programmation d'IVG. À presque quarante ans, Camille s'est découverte enceinte. Elle n'en a pas parlé à Thomas. Elle ne peut rien dire à un homme qui, en apprenant que sa mère était mourante, lui a dit froidement avant de se servir une bière : « Arrête de tirer la tronche. Elle était affreuse et tu ne la supportais pas. Bon débarras ! » Bien sûr, il a précisé qu'il n'irait pas aux funérailles, que cela ne servirait à rien. Le sujet était clos. Thomas n'a pas compris que, malgré les circonstances, une mère reste une mère. Camille a idéalisé la sienne, espérant un changement qui n'est jamais venu. Aujourd'hui, face à la mort, elle se dit que sa génitrice a sûrement fait ce qu'elle a pu avec les moyens qu'elle avait, avec son éducation, avec ses propres peurs. Elle ne la plaint pas et elle ne l'excuse pas pour autant. Elle constate.

Camille frissonne, la main accrochée à la poignée de la porte de la chambre d'hôpital, le regard en arrière. En quelques jours, elle va perdre son bébé et sa mère, comme si elle brisait une lignée entière, comme si elle réduisait tout un pan de sa famille en cendres. Malgré tout, elle sait qu'elle a fait le bon choix. Elle ne veut pas reproduire les erreurs de sa mère. Elle ne restera pas coincée avec un homme qu'elle n'aime plus parce qu'elle a décidé, égoïstement, de garder son bébé. Camille n'a réussi à sauver personne. Ni sa mère. Ni son enfant. Ni cet homme qui a tant compté pour elle. Et personne n'a réussi à sauver Camille. Lançant un dernier regard autour d'elle, la fille entend les râles de sa mère, de plus en plus bruyants, qui emplissent cette pièce à l'odeur de mort. Camille le sait : il n'y aura ni larmes ni cris de sa part face au fantôme de celle qui l'a mise au monde. Juste un déclic, à peine perceptible, à l'intérieur d'elle-même. Une lucidité fine, presque cruelle. Et soudain, l'urgence de se libérer. L'urgence de devenir enfin elle-même. L'urgence de vivre.

CHAPITRE 1

Camille a dix ans et du haut de son jeune âge, elle s'inquiète. Elle se dit que la vie est une sacrée comédie et elle se demande si c'est partout pareil, dans toutes les maisons. Dans sa rue, dans sa ville, dans son département, dans sa région, dans la France entière. Il lui semble avoir déjà vécu beaucoup de choses. Trop de choses. C'est une impression que l'on ressent fréquemment, lorsqu'on réalise que les moments douloureux se répètent. On est si jeune et si vieux à la fois. C'est une contradiction permanente et une lassitude absolue. Tout se bouscule méchamment, dans la tête des enfants qui n'ont plus de repères et dont la violence fabrique le quotidien.

En apparence, Camille mène une existence heureuse : elle habite avec sa famille dans un joli pavillon, dans la banlieue aisée de Lyon. Elle ne subit pas un divorce, contrairement à certains de ses camarades. Ses parents vivent sous le même toit et elle a la chance de grandir au sein d'une fratrie. Gabriel a douze ans et poursuit sa scolarité au collège. Louise, la petite dernière, vient d'avoir cinq ans. Les parents de Camille ont tous les deux un emploi stable, bien rémunéré. La mère est psychologue. Elle travaille en libéral, organisant son temps comme elle le souhaite. Le père est chef d'entreprise. Il est très pris par ses responsabilités et peu présent à la maison.

Camille aime son prénom. Il lui a été donné en hommage à Camille Claudel, la célèbre sculptrice « morte de sa stupide et dévastatrice passion pour Rodin », comme sa mère aime à le rappeler. « Si un jour tu as le millième de son talent, tu seras bien chanceuse », lui affirme-t-elle de temps à autre. « Mais si tu as ne serait-ce que le dixième de sa bêtise, alors tu es perdue. » Une artiste douée mais tourmentée, qui a passé les trente dernières années de sa vie à l'asile. Camille se demande si son propre destin sera placé sous le signe de la douance, de l'idiotie ou de la folie… « Comment peut-on tout sacrifier par amour ? Comment peut-on s'oublier à ce point ? Jusqu'à son Art, que son amant lui a volé ! » répète sa mère à qui veut l'entendre. Dans ces moments, elle peste, elle hurle, elle est en rage. Elle semble habitée, même possédée. Elle ne contient ni sa colère ni ses angoisses, qui déteignent allègrement sur les autres. De quel côté la balance allait-elle pencher pour Camille, c'était une grande question. Pour l'heure, les circonstances ne lui sont pas favorables.

Camille n'a aucun souvenir de sa petite enfance. Les premières images remontent à l'âge de cinq ans. Avant cela, rien. Un trou noir. Le néant. Le passé n'est jamais évoqué et il n'y a pas une seule photo dans la maison. Camille ne sait pas à quoi elle ressemblait lorsqu'elle était bébé, au point qu'elle se questionne parfois sur une possible adoption. Heureusement (ou pas), sa grand-mère l'a rassurée maintes fois à ce sujet : elle est le portrait craché de son père avec ses cheveux bruns, ses grands yeux bleus et sa silhouette longiligne. Et c'est vrai : c'est d'ailleurs un sujet de douleur perpétuel chez sa mère. Lorsque ses yeux se posent sur sa fille, elle détourne le regard aussitôt en marmonnant des horreurs. *Elle me dégoûte. Elle n'a rien de moi. Elle ne peut pas être ma fille.* Plus tard, Camille en viendrait à la même conclusion mais à l'inverse.

****

Le jour de l'anniversaire de Camille, pour ses cinq ans, il est vingt heures et son père n'est toujours pas rentré. La mère est enceinte jusqu'aux yeux et se plaint comme à son habitude. Elle ne mange pas ses mots : elle en a marre de tout se taper pendant que l'autre n'en rame pas une. Il est tout juste bon à se foutre les pieds sous la table. Elle rouspète en arpentant les couloirs d'un bout à l'autre de la maison d'un pas vif et agacé, en tenant son énorme ventre entre ses deux mains : elle a déjà dépassé son terme. Elle a l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. Elle est seule, si seule. Elle n'a pas de mari. Il n'est jamais là. Elle gère tout, absolument tout. Alors cette grossesse non désirée, découverte soudainement à l'âge de trente-huit ans, c'est une condamnation. D'autant plus qu'elle n'a pas pu avorter : il était trop tard. Un accident dont la mère ne se cache pas et qu'elle reproche tous les jours à celui qui l'a « engrossée ».

Arrivée en bout de course, essoufflée, la mère plaque ses mains sur ses hanches et traverse péniblement le salon quand tout à coup, l'impensable se produit : elle glisse sur des morceaux de Lego qui traînent devant son fauteuil préféré et manque de tomber à la renverse. Par chance, elle se rattrape contre le mur juste à côté. Camille, qui a le malheur de se trouver là, à quelques centimètres, ramasse une gifle monumentale. Ses dents claquent et ses lèvres tremblent de stupeur pendant qu'un léger filet de sang s'en échappe. Sa joue rougit, affichant la marque des cinq doigts de la mère qui se met à hurler. Ses enfants veulent la tuer ! Laisser traîner des Lego à même le sol alors qu'elle ne voit plus ses pieds tant elle est grosse… Comment osent-ils ! Ils sont vicieux. Ils sont sadiques. Ce qu'ils lui font subir est inqualifiable. Ils font tout pour la pousser à bout. Ils font tout pour qu'elle s'en aille et qu'elle les abandonne à leur sort et c'est ce qu'elle fera, un jour. Elle partira sans se retourner et ils ne la reverront plus jamais ! De toute façon, ils ne valent pas mieux que leur père. Où est-il, d'ailleurs, cet enfoiré ? Avec sa maîtresse, ça ne fait pas un pli. La mère a toujours eu des doutes mais là, c'est clair et net. Quel homme normalement constitué laisserait sa femme seule, dans un état pareil ? Aucun. Le sien est un goujat. Non, c'est une belle ordure et elle se demande sans arrêt comment elle a pu épouser un type pareil, qui ne l'a jamais rendue heureuse et qui profite d'elle tant qu'il peut.

La mère conclut en répétant en boucle qu'elle serait bien mieux morte et soudain, elle fonce vers sa fille, le regard noir de haine. Camille se roule en boule sur le carrelage froid, attendant la sentence et protégeant son corps et son visage comme elle peut. Trop tard. La fillette reçoit une rafale de coups de pied dans les jambes, le ventre, le dos et les épaules. Puis la mère la soulève du sol en saisissant ses cheveux à pleines mains, les yeux révulsés. « Regarde-moi ! » Elle secoue sa fille dans tous les sens, enragée. « Demande pardon, si tu veux que j'arrête ! » fulmine-t-elle, la mâchoire désarticulée. Camille, qui n'a pas crié une seule fois malgré la douleur sourde qui envahit son corps, s'exécute aussitôt et bredouille des excuses. Elle voudrait dire à sa mère que c'est son frère, qui a joué avec ses Lego dans le salon. Parce que c'est la vérité. Il ne range jamais rien et c'est toujours elle qui prend. Mais elle ne peut pas. Elle est terrassée par la peur : elle attend juste que le calvaire se termine. Les forces de la mère semblent décuplées. Le corps de l'enfant est devenu mou entre les mains possédées de son bourreau. Camille est inerte, sans vie. Elle ne peut pas s'échapper alors son esprit part ailleurs, avec sa grand-mère qu'elle aime tant et avec qui elle se promène tous les mercredis, quand elle déjeune chez elle parce qu'il n'y a pas classe et que ses parents travaillent (sauf actuellement car sa mère est en congé maternité, malheureusement). Pendant ces doux moments, la fillette marche main